

### Le travail apporte-t-il à l'homme déchéance ou dignité ?

« Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro. » Cet alexandrin de Pierre Béarn (tiré de *Couleurs d'usine*<sup>1</sup>, 1951, abrégé en 1968 car transformé en slogan) interroge la malédiction apparente du travail, menant à un **avilissement** dans des drogues (« bistro, mégots ») ou un abrutissement (« dodo »), une absence de sens (« zéro »).

A l'inverse certains, comme Simone Weil, considèrent la valorisation du travail comme une conquête : « Au reste la notion de travail considérée comme valeur humaine est sans doute l'unique **conquête spirituelle** qu'ait faite la pensée humaine depuis le miracle grec ; c'était peut-être là la seule lacune à l'idéal de vie humaine que la Grèce a élaboré et qu'elle a laissé après elle comme un héritage impérissable » (Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* [1934], *Œuvres complètes*, t. II., p. 92)

En effet, les Grecs, si admirés par ailleurs de la philosophe qui nous intéresse, décrivaient par le **mythe de l'âge d'or** [repris et transformé par Virgile] une enfance heureuse de l'humanité, un moment de bonheur où elle n'avait pas à travailler parce qu'elle vivait en harmonie avec la nature et que « la terre fertile produisait d'elle-même d'abondants trésors » (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : ce mythe antique traduit en négatif cette **malédiction de l'existence laborieuse**.

[De fait, on entend aussi cela dans l'**étymologie** latine: le terme dérive de *tripalium*, qui désignait en bas-latin un instrument de torture. En latin classique (époque de Virgile), on utilisait le même mot que pour la souffrance (*labor*). Et en grec moderne, il s'appelle encore δουλεία (*douléïa*), terme qui a d'abord signifié l'esclavage. On peut encore penser au fait que les Grecs laissaient le travail, marque de **déchéance**, aux esclaves.

---

<sup>1</sup> "Au déboulé [=sortie du terrier] garçon pointe ton numéro  
Pour gagner ainsi le salaire  
D'un morne jour utilitaire  
Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro"

Déjà en 1934, (antérieurement à nos textes) dans cet extrait que l'on croise parfois dans les manuels de philosophie, Simone Weil fustige « l'antique et désespérante malédiction de la Genèse<sup>2</sup> » qui « faisait apparaître le monde comme un **bagne** et le travail comme la marque de l'esclavage et de l'**abjection** des hommes ». Elle voit en Bacon (Anglais du XVII<sup>e</sup> s.) un génie pour avoir dit que « L'homme commande à la nature en lui obéissant ». Les modernes ont eu à ses yeux raison de valoriser cette activité. Cette formule « suffit à définir le **travail véritable**, celui qui fait les hommes libres, et cela dans la mesure où il est un acte de soumission consciente à la nécessité ». Elle poursuit : « Quand au mouvement ouvrier, toutes les fois qu'il a su échapper à la démagogie, c'est sur la **dignité du travail** qu'il a fondé les revendications des travailleurs ».

La revalorisation du travail vient peut-être aussi d'un courant chrétien qui assume le travail (le Fils de Dieu passe si l'on peut dire le CAP charpentier, la devise populaire *ora et labora* désigne la tradition monastique qui a contribué à modeler l'Europe par ses bières, ses vignes, l'assèchement de marécages... - c.à.d. *prie et travaille*, pour n'être ni un parasite oisif, ni asservi à ton travail qui serait l'ultime valeur). **L'Eden paradisiaque** d'avant la Chute, contrairement au mythe grec, n'est pas un lieu de non-travail, d'oisiveté. L'homme y est installé à la fois pour le cultiver et pour jouir de ses fruits (2, 16). ]

Quoi qu'il en soit, cette **divergence d'appréciations contradictoires** s'est prolongée sous une forme moderne : d'un côté, le travail est **péjoré** comme *boulot* lorsqu'il absorbe la plus grande partie de la vie avec pour seul au-delà le *métro* et le *dodo* ; d'un autre côté le travail est **revendiqué comme un droit** fondamental de la personne humaine, une condition de sa reconnaissance sociale et de sa **dignité**. On peut s'interroger sur la raison de cette contradiction, et chercher s'il est possible de définir une signification du travail qui y échappe. Accomplit-il la nature humaine, lui donne-t-il sa valeur ou la dégrade-t-il ? Est-il déshumanisant ?

### Le travail apporte-t-il à l'homme déchéance ou dignité ?

---

<sup>2</sup> Au passage, même si c'est un détail, on remarquera qu'en Genèse 2, Dieu confie à l'homme, même avant la malédiction consécutive au péché originel, la tâche de cultiver et de garder ce jardin. L'objet de la malédiction n'est donc pas le travail, mais la **peine** qui l'accompagne dès lors qu'il ne trouve plus son sens dans la vocation première de l'homme, qui dans l'état de nature originelle faisait confiance à Dieu et prêtait attention à ses volontés, trouvant la joie à manger les fruits de son jardin. S. Weil elle-même évolue sur ce point puisque dans le texte de 1937 qui est au programme elle signale «on mesurerait exactement, au jour le jour, combien de sueur et de larmes les hommes ajoutent à la malédiction originelle (p. 392) ». La peine, quoique malédiction, est peut-être supportable, mais pas l'avilissement contemporain demandé aux ouvriers selon notre auteur.

À l'aide des *Géorgiques* de **Virgile**, d'extraits de *La Condition ouvrière* de Simone **Weil** et de *Par-dessus bord* (version hyper-brève) de Michel **Vinaver**, nous montrerons que le travail dynamise dignement l'homme face au risque de mort, puis qu'il est indigne de la condition humaine dans certaines de ses formes concrètes, enfin qu'il permet l'élévation de l'homme par un effort consenti dans certaines conditions.

\*

[I] Tout d'abord, le travail correspond à la nature humaine en permettant à l'homme de **lutter dignement** contre la mort.

[1] En effet, le travail est une action volontaire en faveur de la vie

[a.] Ces efforts contre les puissances du mal et de la mort rendent fier. L'agriculteur **virgilien** a œuvré contre la dégénérescence, contre le désordre et le chaos des guerres civiles, contre les parasites, les prédateurs et les maladies, la gale des brebis ou la peste du bétail. Le travail du paysan est du côté de la vie, quand face à lui « la Furie abat les animaux par bandes et entasse, dans les étables mêmes, les cadavres décomposés par une affreuse pourriture » (III, p. 141), comme le souligne le poète par une hypotypose funèbre. [b.] La possibilité d'agir est humaine, c'est une **grandeur** de l'homme. De fait, même si l'homme a parfois l'impression de lutter contre des forces plus grandes que lui, il a la possibilité de changer le cours des choses. La métaphore du rameur l'indique chez **Virgile** : « c'est une loi du destin que tout périlite et aille rétrogradant. Tout de même que celui qui, à force de rames, pousse sa barque contre le courant, si par hasard ses bras se relâchent, l'esquif saisi par le courant l'entraîne à la dérive » (I, p. 50). A l'inverse, l'homme qui travaille sans relâche peut éviter cette dérive. De même, dans *Par-dessus bord*, après le marasme des deuxième et troisième mouvements, où l'entreprise est au bord de la faillite, Benoît et ses employés rebondissent. Le produit « Bleu-blanc-rouge » est un fiasco mais on peut relever la tête car un nouveau produit « Mousse et Bruyère » est en gestation. Les employés de Ravoire et Dehaze participent à la conception du projet, à son lancement et à son triomphe final. Benoît les sollicite lors de *brainstorming* où ils sont appelés par leur prénom et boivent un verre assis par terre en une dissolution très intime de la hiérarchie (IV<sup>e</sup> mvt, p. 153). Jack et Jenny les interrogent même sur leurs souvenirs d'enfance, leur culpabilité à trouver du plaisir à aller à la selle, ce qui relève de la sphère très intime. Les

employés sont relativement acteurs du projet, l'entreprise jouant à la collaboration dont rêvait Simone **Weil**. [c.] Enfin le travail permet la sublimation de pulsions belliqueuses et destructrices. L'intervention de M. **Reszanyi** donne, après celle de M. Onde sur l'essence guerrière de l'homme, une deuxième clef herméneutique sur la nature humaine, à savoir la sublimation du stade anal chez l'enfant : « il apparaît de la sorte que les plus importantes catégories du comportement social le jeu le don la propriété l'usage des armes trouvent leur origine dans la phase anale » (p. 168). Sublimer le stade anal c'est selon les théories freudiennes donner de la valeur à ce qu'on produit. Le bellicisme de l'homme et le dépassement du stade anal sont deux ressorts de la machine capitaliste dont *Par-dessus bord* nous raconte l'épopée. Ainsi le travail permettrait de sublimer le stade anal par l'échange de produits et de transformer l'essence guerrière de l'homme en dynamique économique.

[2] De plus, le travail donne la possibilité d'une vie harmonieuse et équilibrée

[a] Le travailleur peut être heureux de s'inscrire dans le temps et dans l'espace, de vivre ainsi au rythme des saisons comme le laboureur **virgilien**. Il s'approprie son lieu de travail tel que l'imagine Simone **Weil** en proposant des visites dans « Expérience de la vie d'usine » (p.345). Comprendre son rôle dans l'élaboration d'un produit ou ressentir de la fraternité dans le fait de travailler ensemble permet l'inscription **épanouie** de l'homme dans la société. [b.] Un rapport au temps fait d'évolutions et non de répétitions peut aussi sembler harmonieux. Le travailleur réalise la perfectibilité humaine, s'inscrit dans l'Histoire et permet le développement d'un progrès. **Marx** soulignait que l'Histoire permet le déploiement de la nature humaine, qui a pour nature d'être perfectible. Pour certains personnages, savoir se réinventer aux nouvelles lois du marché et du marketing dans l'entreprise **Ravoire et Dehaze** passe pour un **progrès**. [c.] Travailler rehausse l'homme qui s'accorde aux lois naturelles et divines. L'agriculteur des *Géorgiques* tire de la force de son harmonie avec le cosmos. Si l'animal réagit à l'instinct, l'homme use consciemment d'intelligence pour « connaître d'avance les saisons, distinguer le temps de la moisson et le temps des semailles » (I, p. 53). L'homme est **à sa place** quand il travaille en synergie avec les lois naturelles et divines. « Le paysan incarne l'homme **accompli** » (Xavier Darcos, *Virgile notre vie*) quand la cadence tayloriste dénoncée par **Weil** est **indigne** de lui.

[Tr°] Le travail est nécessaire pour déployer sa nature d'homme mais certaines conditions de travail sont si dégradantes qu'elles ne permettent plus cette dignité.

[II] Mais souvent, le travail mène à la **négation de la dignité** humaine.

[1] C'est notamment le cas d'un certain type de travail, le travail ouvrier.

[a]Le travail ouvrier taylorisé est dépeint comme l'expérience du malheur, par exemple dans *La Condition ouvrière*, mais on peut convoquer aussi *La Mélancolie ouvrière* (de Michelle Perrot, 2012, adapté en téléfilm) ou *À la ligne* (de Joseph Ponthus 2019) par exemple. La solitude de l'ouvrier atomisé amène à la **perte du moi** qu'Hannah Arendt nomme « désolation », il n'a même pas les mots pour décrire son malheur et cela crée « une zone de silence où les êtres humains se trouvent enfermés comme dans une île » (« Expérience de la vie d'usine », p. 342). « [S]ortir de l'usine, le corps vidé de toute énergie vitale, l'esprit vide de pensée, le cœur submergé de **dégoût**, de rage muette, et par-dessus tout cela, d'un sentiment d'impuissance et de **soumission** » (« La vie et la grève des ouvrières métallos », p. 267). L'antithèse entre « vidé » et « submergé » et l'accumulation des noms soulignent l'aspect radical de cette **déshumanisation**. [b] Chose parmi les choses, outil au service de la machine, l'homme du travail rationalisé est mécanisé. (-> **machine et organisme**). « Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses, c'est la racine du mal » (« Expérience de la vie d'usine », p. 336). Force ouvrière que le travail parcellarisé exploite, l'ouvrier n'a plus de libre arbitre, d'intériorité. On ne sollicite pas sa pensée, il doit l'étouffer au contraire pour obéir efficacement aux ordres. On notera que les ouvriers des usines de papier toilette ne sont même pas évoqués sur la scène de *Par-dessus bord*, qui peint selon son auteur la phase la plus jubilatoire du capitalisme contemporain, comme pour ne pas ternir cette euphorie, déjà nuancée par de nombreux contrepoints. [c] Le problème vient de ce que le travail soumet l'homme à une nécessité dépourvue de finalité. Un vers significatif de *Illiade* (VI, 458) revient dans « La vie et la grève des ouvrières métallos » (p. 274) et en épigraphe du *Journal d'usine* (p. 81) de Simone Weil : « Bien malgré toi, sous la pression d'une dure nécessité ». Être un subordonné, dans des conditions de travail opaques et sans intelligibilité brouille la

possibilité de se reconnaître dans le fruit de son travail : « Sa vie même sort de lui sans laisser aucune marque de lui » (« Expérience de la vie d'usine », p. 340).

[2] Le travail est indigne notamment lorsque les valeurs morales sont niées. [a]

En pratique, la **fraternité** est bannie. Weil montre qu'au nom de **l'efficacité**, toute empathie avec autrui ou envers soi-même doit être chassée : « Comme on aimerait pouvoir laisser son âme dans la case où on met le carton de pointage et la reprendre à la sortie ! Mais on ne peut pas. Son âme, on l'emporte à l'atelier. Il faut tout le temps la faire taire » « La vie et la grève des ouvrières métallos » (p. 273). Au lieu que le travail devienne une expérience de la condition humaine, il devient l'expérience du mal. L'humiliation est fréquente, et cet avilissement au travail rejaillit sur toute la vie du travailleur et même sur la société. Nulle société « ne peut être stable quand toute une catégorie de travailleurs travaille tous les jours, toute la journée avec dégoût. Ce dégoût dans le travail altère chez les ouvriers toute la conception de la vie, toute la vie » (« Expérience de la vie d'usine », p. 351). Le travail indigne fait donc déchoir l'homme entièrement. La trahison entre frères est aussi présente dans *Par-dessus bord*, car Benoît agit dans le dos d'Olivier, le fils légitime. Virgile évoque succinctement que : « D'autres se plaisent à se baigner dans le sang de leurs frères » (II, p. 103) [b] L'homme en vient à compter pour rien la vie des autres. Benoît provoque la mort de son père, indirectement (« Papa a été terrassé quelques heures après que Benoît est allé froidement lui conter ses énormités comment ne pas penser qu'il y a eu je répugne à employer les grands mots vous m'excuserez une sorte d'assassinat aujourd'hui », 3<sup>e</sup> mvt, p. 75-76). puis directement, en cessant de payer ses soins. Finalement, les employés, licenciés ou déclassés, réifiés comme les ouvriers weilien, sont à l'image du papier hygiénique, et de son contenu, jetables à la poubelle, dans la « fosse à merde » (6<sup>e</sup> mvt, p. 238), tel le père d'Alex. En arrière plan historique, les références à la Shoah rappellent ce que furent le génocide des Juifs et son atteinte imprescriptible à la nature et à la condition humaine : les SS dont c'était le travail « les font courir sous une pluie de coups de matraque et piétinent à mort ceux qui tombent » (3<sup>e</sup> mvt, p. 102).

Tr° : Potentiellement digne, le travail se dégrade souvent en activité **aliénante**. Il serait judicieux de lutter contre ses formes les plus serviles pour mieux voir l'élévation que permet cette soumission à la nécessité

### [III] Le travail devient alors accomplissement et rédemption de l'homme

[1] En effet, c'est déjà une tâche digne que de lutter contre le travail indigne. Selon **Weil**, le patronat sous-estime le fait que « non seulement la capacité révolutionnaire, mais plus généralement la capacité d'action de la classe ouvrière française est à peu près nulle » (p. 226). Par ses écrits, elle travaille à des réformes et en appelle par exemple à des « exposés [...] concernant les obstacles aux améliorations demandées » (p. 224), à « une économie décentralisée où nos bagnes industriels seraient remplacés par des ateliers disséminés un peu partout » (p. 259). Elle demande aux ouvriers eux-mêmes de témoigner dans « un appel aux ouvriers de Rosières » (projet avorté puisque Victor Bernard refuse finalement de faire paraître cet article dans le journal de son entreprise *Entre nous*). Elle n'a de cesse de réduire le caractère insoutenable de la souffrance, tout en travaillant à rendre exprimable ce qu'elle vit, la parole pouvant agir comme une *catharsis*. Elle œuvre comme une intermédiaire entre patronat et ouvriers : « je voudrais tant pouvoir, dans quelque entreprise, collaborer d'en bas avec celui qui la dirige » (p. 219). La grandeur du poème **virgilien** vient aussi de la noblesse de la tâche qu'il se fixe : tracer un sillon pour éduquer l'homme à cultiver la terre, labour qui rend « heureux » et « fortuné » (II, p. 102), plus que la pratique de la guerre, du théâtre ou les risques de l'exil politique.

[2] Le travail appelle à un dépassement physique, une élévation morale et une sublimation. Le déploiement de facultés techniques, physiques et morales est visible chez **Virgile** : travailler la terre éloigne l'ennui et la paresse. Inventivité, technicité, ingéniosité et vaillance ne se contentent pas d'accomplir la nature de l'homme, mais ils lui confèrent de la grandeur. Certains accents **épiques** soulignent déjà le caractère héroïque de l'agriculteur, même si Aristée l'apiculteur patient et industriel n'est pas encore Énée. Par ailleurs, l'élévation de **Passemar** qui travaille à sa pièce au lieu d'être un simple employé déclassé n'est pas tant sociale qu'esthétique : son travail d'écrivain lui donne un statut supérieur aux yeux du spectateur. *Par-dessus bord* raconte le travail de création d'une pièce, et cette maïeutique fait sortir une œuvre, par moments joyeuse, là où il aurait pu n'y avoir que

constat amer de la fragilisation de la société, de l'antisémitisme et de la concurrence violente (dans une mise en abyme, on peut dire qu'il a dépassé le stade anal).

### [3] Le travail peut devenir rédempteur : la souffrance prend une valeur si elle sert une joie

[a] La peine, notamment physique, est indéniable, c'est elle que le travail transfigure. On pense à la peine du **laboureur**, du viticulteur, de l'entrepreneur, des ouvrières, des abeilles dans la ruche. Simone **Weil** écrit par ailleurs que « pour faire du travail un exercice spirituel, il faut avouer que le travail est une souffrance » (*OC*, VI, 2, p. 237), ce qui éclaire ses dernières lignes de « Condition première d'un travail non servile » : « Si la vocation de l'homme est d'atteindre la joie pure à travers la souffrance, ils [les ouvriers] sont placés mieux que tous les autres pour l'accomplir de la manière la plus réelle » (p. 434). Remaniant le mythe de l'âge d'or, Virgile souligne la volonté du dieu Jupiter de « créer peu à peu les différents arts » (I, p. 45-46) en imposant à l'homme de travailler, mais cela lui ne semble pas à déplorer. Simone Weil affirme dans les dernières lignes de *L'Enracinement* la primauté du travail physique : « Les autres activités humaines, commandement des hommes, élaboration de plans techniques, art, science, philosophie, et ainsi de suite, sont toutes inférieures au travail physique en signification spirituelle. Il est facile de définir la place que doit occuper le travail dans une vie sociale bien ordonnée. Il doit en être le centre spirituel ». (*Œuvres*, Quarto, p. 218). Le travail physique permet d'unifier réflexion et action, il permet d'entrer en contact avec la beauté du monde et de la matière. [b] Le travail met alors en lien avec le sacré. « Le point d'unité du travail intellectuel et du travail manuel, c'est la contemplation » (« Condition première d'un travail non servile », p. 431), ce que la **philosophe** appelle « l'attention ». De même, l'éloge de la vie rustique chez **Virgile** est un appel à la restauration des vraies valeurs, à la purification de l'âme humaine et à la contemplation de la beauté de la nature. Chacun est appelé à renouer avec le chant de la terre. On pourrait croire que dans *Par-dessus bord*, à l'inverse, le sacré a disparu de l'ère capitaliste : « ce que la société divine a gagné en efficacité elle l'a perdu en puissance morale et mystique elle n'est plus que l'exacte projection de bandes ou des États terrestres dont le seul souci est de gagner et de vaincre » dit M. Onde (5<sup>e</sup> mvmt, p. 190). Nous serions entrés dans l'ère de la médiocrité, une médiocrité rampante que **métaphorise** le travail souterrain de la taupe que Passemar évoque. [c] Il peut devenir même une pratique

mystique. Simone Weil invite à en faire une expérience christique : « l'image de la Croix comparée à une balance, dans l'hymne du Vendredi saint<sup>3</sup>, pourrait être une inspiration inépuisable pour ceux qui portent des fardeaux, manient des leviers, sont fatigués le soir par la pesanteur des choses » (« Condition première d'un travail non servile, p. 426). La notion de sacrifice dans les trois œuvres, le fait de porter Passemar en procession (1<sup>e</sup> mvt, p. 16) ou d'invoquer les dieux champêtres dans les Géorgiques convoquent une dimension sacrée. Le travail devient un sacrifice sanctifiant, une kénose (abaissement) prédisposant à la renaissance. Si la pensée est « clouée » (« Expérience de la vie d'usine », p. 343) à la matière, rivée à la nécessité comme le clou rive le corps du Christ à la Croix et celui de l'ouvrier à la machine, il faudrait que « même s'il est inévitable que le corps et l'âme souffrent, l'âme puisse aussi pourtant goûter des joies » (p. 343). Cette discipline doit permettre une palingénèse<sup>4</sup>.

\*

En définitive, la dignité du travail dépend de s'il peut apporter la survie mais surtout le bonheur, ces fins réelles ; c'est à l'aune de ces critères qu'on évalue l'éthique du travail et non pas d'après un mirage de fin, l'accumulation indéfinie, qui mène l'homme à être instrumentalisé sans respect, comme le montrent nos œuvres. La question est bien celle du sens de ce que l'on fait, qui se pose à tout travailleur même quand sa dignité est bafouée. Les hommes doivent discuter pour décider de fonder leur vie et leur activité commune sur un partage spirituel, qui sera le terme de leur action volontaire. Revendiquer les droits de l'homme est parfois une simple couverture de l'impérialisme américain (c'était d'ailleurs un thème de la propagande stalinienne). Mais beaucoup ont payé de leur vie cette revendication et il faut espérer que ces luttes travaillent nos sociétés. Il faut sans doute viser une libération spirituelle de chaque personne, n'en déplaise au nazisme qui la niait (dès *Mein Kampf*). Le nazisme a mené à une sinistre industrialisation du meurtre, appliquant des méthodes de travail efficaces à la destruction de l'homme, tout en inscrivant sinistrement au fronton de leurs camps de concentration la devise « *Arbeit macht frei* ». Puisse un travail juste (au contraire) rendre effectivement libre et digne chaque homme.

---

<sup>3</sup> Hymne « *Vexilla regis* », §5 : « *statera* ».

<sup>4</sup> Palingénèse : transformation profonde et salutaire d'un individu (ou groupe) s'apparentant à une totale renaissance.

### Compléments hors programme

I/2/ Pour Marx, l'Histoire est un double processus : la nature est humanisée d'une part, mais aussi et en même temps l'homme est naturalisé. Naturellement, l'homme est à certains égards inadapté à la nature. Pour survivre, c'est-à-dire pour vivre de manière adaptée à la nature, l'homme est d'une certaine manière voué à s'adapter à son milieu naturel et il doit adapter ce milieu à lui-même. Le processus de naturalisation de l'homme signifie donc que l'homme doit prendre conscience 1) qu'il est capable de surmonter son impuissance native et 2) que la nature lui offre des potentialités pour y arriver. Acquérir cette conscience mène l'homme à être en plus grande adéquation avec lui-même, avec sa nature propre. Donc contrairement aux théories de l'état de nature, Marx n'oppose pas nature originelle et culture. Un être en devenir peut révéler qui il est au cours de l'histoire. D'où la formule « l'histoire est la véritable histoire naturelle de l'homme » (*Manuscrits parisiens*, p. 131). Les hommes déploient leur vraie nature en produisant leur histoire, avec des inventions et un développement culturel sans comparaison avec ceux des animaux (même si les singes bonobos donnent quelques rares signes d'une telle capacité, voir Frans de Waal, *Quand les singes prennent le thé*, Fayard, 2001).

II/ 1/ « Dans la solitude je suis, en d'autres termes, « parmi moi-même », en compagnie de moi-même, et donc deux-en-un, tandis que dans la désolation je suis en vérité un seul, abandonné de tous les autres » [...] La solitude peut devenir désolation. Cela se produit lorsque, tout à moi-même, mon propre moi m'abandonne » (Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme – Le système totalitaire*, Ed. du Seuil, 1972, p.228).

III/ 1/ La pensée de Marx s'est imposée avant tout comme une dénonciation de l'injustice profonde de la société dans laquelle il vivait. Il n'était pas le premier ni le seul : les « catholiques sociaux » Montalembert ou Albert de Mun réclamaient des lois protégeant les ouvrières et interdisant le travail des enfants, les prophètes hébreux dénonçaient l'injustice des riches de ce monde...

## VALEUR DU TRAVAIL ET VALEUR DE L'HOMME

### Le travail apporte-t-il à l'homme déchéance ou dignité ?

[I] Tout d'abord, le travail correspond à la nature humaine en permettant à l'homme de **lutter dignement** contre la mort.

[1] En effet, le travail est une action volontaire en faveur de la vie

[2] De plus, le travail donne la possibilité d'une vie harmonieuse et équilibrée

Tr°: Le travail est nécessaire pour déployer sa nature d'homme mais certaines conditions de travail sont si dégradantes qu'elles ne permettent plus cette dignité.

[II] Mais souvent, le travail mène à la **négation de la dignité** humaine.

[1] C'est notamment le cas d'un certain type de travail, le travail ouvrier.

[2] Le travail est indigne notamment lorsque les valeurs morales sont niées.

Tr° : Potentiellement digne, le travail se dégrade souvent en activité **aliénante**. Il serait judicieux de lutter contre ses formes les plus serviles pour mieux voir l'élévation que permet cette soumission à la nécessité

[III] Le travail devient alors accomplissement et rédemption de l'homme

[1] En effet, c'est déjà une tâche digne que de lutter contre le travail indigne.

[2] Le travail appelle à un **dépassement physique, une élévation morale et une sublimation**.

[3] Le travail peut devenir **rédempteur** : la souffrance prend une valeur si elle sert une joie